

On revient aux questions de la réflexion précédente (point 2). Une classification qui utilise surtout des données spectrales nous montre très vite la faiblesse de la démarche qui considère l'analyse, pixel à pixel. En effet, elle nous fait connaître les premières difficultés, voire les limites, de la télédétection en milieu urbain.

BIBLIOGRAPHIE

- **ACTES DU COLLOQUE** *Les Périphéries Urbaines* (Angers, 1984), CNRS/Centre de Publications de l'Université de Caen, Caen, 1985.
- **BALLUT A., ROOS JOSSERAND M.-J.**, 1982 - Les problèmes posés par le milieu urbain en télédétection, *Journées de Télédétection en Milieu Urbain*, pp. 7-17, CNES-CERCG, Paris.
- **BAUER G., ROUX J.-M.**, 1976 - *La rurbanisation ou la ville éparpillée*, Editions du Seuil, Paris.
- **BRUNET R., FERRAS R., THERY H.**, 1992 - *Les mots de la Géographie*, RECLUS - La Documentation Française, Paris.
- **DEZERT B., METTON A., STEINBERG J.**, 1991 - *La périurbanisation en France*, SEDES, Paris.
- **MAYOUX**, 1979 - *Demain l'espace. L'habitat individuel périurbain*, La Documentation Française, Paris.
- **NICOLOYANNI E.**, 1990 - Un indice de changement diachronique appliqué à deux scènes Landsat MSS sur Athènes (Grèce), *International Journal of Remote Sensing*, vol. 11, n° 9, pp. 1617-1623, Taylor & Francis, New York.
- **PAUL S., DEPECKER L., GOILLOT C., LENCO M.**, 1991 - *Introduction à l'étude de la télédétection aérospatiale et de son vocabulaire*, La Documentation Française, Paris.
- **QUARMBRY N., CUSHNIE J.**, 1989 - Monitoring urban land cover changes at the urban fringe from SPOT HRV imagery in south-east England, *International Journal of Remote Sensing*, vol. 10, n° 6, pp. 953-963, Taylor & Francis, New York.
- **STEINBERG J., HUSSER J.**, 1988 - *Cartographie dynamique applicable à l'aménagement*, SEDES, Paris.
- **TENEDORIO J. A.**, 1991 - *Vers une méthode pour l'actualisation de la carte d'occupation du sol à l'aide des images SPOT HRV. Essai de détection des changements d'affectation des zones en milieu urbain*, GDTA/ORSTOM/Université Pierre & Marie Curie (Paris VI), mémoire de DESS.
- **TENEDORIO J. A.**, 1989 - *Concepção de cartas de uso e de evolução de uso do solo por interpretação de fotografia aérea vertical. Almada : exemplo metodológico*, INIC/UNL, Lisbonne.

Nota : Ce travail a été fait avec l'appui de la *Junta Nacional de Investigação Científica e Tecnológica* (Portugal).

LA DIVERSITÉ DES SITUATIONS PÉRIURBAINES DANS LE MONDE

PAR PHILIPPE HAERINGER
DIRECTEUR DE RECHERCHE

A L'INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE
POUR LE DÉVELOPPEMENT EN COOPÉRATION,
ANIMATEUR DU GROUPE MEGAPOLES

Je consacrerai mon intervention à la seule urbanisation du Sud, bien qu'en partant de celle du Nord et en terminant sur elle. Car l'une renvoie constamment à l'autre et inversement. Cette urbanisation du Sud ayant pris le chemin d'une mégapolisation généralisée, je centrerai mon analyse sur ce phénomène. Mes exemples seront donc des mégapoles et des pré-mégapoles. Leur taille importera moins que le processus dans lequel elles se trouvent engagées. La mégapolisation se traduisant essentiellement par la prévalence de la périphérie sur le centre, il n'y aura pas lieu, pour la plupart des questions abordées, de distinguer le périurbain de l'urbain. La mégapole n'a pas de banlieue, car elle procède de la généralisation de la ville-banlieue (1).

1. La diversité des formes

La diversité des formes renvoie à la diversité du sens. Découvrir cette diversité permet donc de mieux comprendre la signification de l'urbain. L'analyse des différences est en outre une nécessité pratique à l'heure où de lourdes obsessions engendrent un discours mondial sur l'urbanisation, et tandis que des sentiments d'urgence engagent les maires des grandes villes à échanger leurs recettes. La mégapole mondiale est faite de mégapoles particulières et il faut le faire savoir (2).

1.1. Invariants à demi

L'urbanisation du Sud n'étant que l'écho de celle du Nord, il n'est pas tout à fait surprenant d'y découvrir des éléments déjà constatés dans le Nord et prenant le caractère d'invariants communs à la fois à toutes les villes du Nord et à toutes les villes du Sud. Au Nord comme au Sud, et dans tous les Sud comme dans tous les Nord, une ville est confrontée, par exemple, à des problèmes de centre et de périphérie. Plus fondamentalement, le fait même d'identifier comme *villes*, dans les deux cents pays du monde, un certain nombre de rassemblements humains, implique que l'on reconnaît à tous ceux-ci une panoplie de caractères nécessaires et suffisants pour satisfaire à ce concept.

Il est très utile de faire, comme nous le propose Jean Steinberg (3), le bilan de ce tronc commun de l'urbanisation du monde. Ne serait-ce que pour nous rappeler l'unité de l'espèce « *homo urbanus* » (4), mais aussi pour souligner l'évolution solidaire d'un monde désormais interconnecté. Bien que fort mal partagées, l'économie mondiale et la technologie du siècle imposent des cheminements parallèles. Le partage inégal rend malaisée la reconnaissance de ces parallélismes, au point de provoquer parfois l'étonnement lorsqu'une analyse attentive nous les dévoile. Il est donc décidément important de découvrir, sous des manteaux divers, le tronc commun. Puisqu'il existe, il nous faut le reconnaître.

Toutefois, bien que ces manteaux soient bien souvent des oripeaux, ils ne sont pas de simples déguisements. Ils changent la nature des choses. Quittons d'ailleurs cette allégorie dont nous n'avons pas besoin pour faire droit à la diversité sans nier l'unité, ou aux divergences sans ignorer les convergences. C'est à cet autre versant de l'analyse urbaine que je vous convie.

1.2. Le Nord et le Sud

On sait bien, à présent, que l'urbanisation du Sud, sauf exception, n'est pas le produit du développement du Sud, tandis que celle du Nord fut la conséquence, heureuse ou malheureuse, d'un développement économique et technologique incontestable. Il en résulte que l'urbanisation du Sud peut prendre l'aspect d'un phénomène démographique pur ou, si l'on veut, d'une spirale qu'aucune circonstance ne saurait arrêter durablement.

Du fait de sa relative indifférence au désastre économique partagé par trop de pays, la mégapolisation du Sud produit une majorité écrasante de *pauvres* urbains. C'est le premier point qui la distingue de celle du Nord, qui ne déplore qu'une misère encore marginale quoique lourdement ressentie. Un second point de différenciation est l'extraordinaire distorsion, au Sud, entre la rapidité explosive de l'urbanisation et la faiblesse abyssale des instruments de la gestion urbaine.

Le troisième point est un peu une combinaison des deux premiers : le dénuement concomitant des majorités urbaines et des administrations centrales engendre un mode de fonctionnement social et économique particulier que l'on appelle l'*informel*. Le monde urbain du Sud relève massivement de la sphère de l'*informel*, tandis que celui du Nord reste encore sous l'emprise — ou la protection — d'un formalisme gestionnaire vigilant.

Je conçois bien en quoi cette introduction dualiste à l'urbanisation du Sud peut paraître hors de mode et combien elle semble contredire, en outre, l'objet même de cette intervention, qui est de contribuer à faire valoir l'extrême diversité des situations urbaines dans le monde. Celles

du Nord ne sont pas moins diverses que celles du Sud, et les frontières entre ces deux moitiés du monde sont on ne peut plus floues, brouillées par de nombreuses situations intermédiaires et de nombreux cas d'espèce. De plus, il faut affirmer avec vigueur que l'*informel* n'est pas l'inverse du formel, en dépit de ce que suggèrent les mots. De même que le formalisme que nous connaissons n'a rien d'absolu, la négation de ce formalisme n'équivaut pas à une absence de formes. S'il en était ainsi, mon intervention n'aurait pas d'objet.

Il n'en reste pas moins que la disqualification, dans les villes du Sud, des modes de gestion occidentales aussi bien au niveau de l'économie qu'à celui du développement urbain, constitue un élément fondamental de différenciation non seulement entre le Nord et le Sud, mais aussi entre le Sud et le Sud, sachant que cette disqualification n'est pas totale dans toutes les régions du Sud. D'autre part, malgré son exemplarité relative, la gestion occidentale est bien un référent qui s'impose dès lors que la mégapolisation du Sud est, à l'évidence, une conséquence des avancées technologiques de l'Occident (5).

Pour cependant faire droit à une évolution qui se fait jour au Nord, où l'on voit que les paradigmes pourraient être transgressés par ce que d'aucuns appellent le post-modernisme (6), et où l'on voit apparaître des thèses faisant de Los Angeles, par exemple, la capitale du Tiers-Monde (7) ; pour prendre également acte de l'effondrement du Nord-Est euro-sibérien et des excellences ponctuelles de l'extrême Asie du Sud-Est ; pour ces diverses raisons on peut, à la rigueur, renoncer à opposer deux hémisphères strictement géographiques. Mais la bipolarité existe. Elle est extraordinairement marquée, et il serait vain de discourir sur la diversité citadine si l'on ne faisait d'abord référence à ce différentiel majeur.

Par commodité je continuerai de parler du Nord et du Sud, mais en donnant à ces termes davantage une valeur de pôles que de territoires.

1.3. Le Sud et le Sud

De même que l'on ne saurait confondre, au Nord, Naples et Berlin, Paris et New-York, Phoenix (Arizona) et San Francisco (Californie), Tokyo et Séoul, Vladivostok et Saint-Petersbourg, de même les villes des divers tiers-mondes sont-elles fort dissemblables en dépit de leurs communs malheurs.

Au malheur du mal-développement s'ajoute celui d'une mégapolisation encore plus irrépressible qu'au Nord, plus soudaine, et alimentée par des bassins démographiques qui semblent encore inépuisables. Cette double fatalité engendrant la précarité des conditions de vie, les majorités citadines se trouvent plus qu'ailleurs dépendantes des situations locales. Celles-ci étant naturellement très différentes d'un

point à un autre, la diversité citadine s'exprime ici comme au Nord et bien plus qu'au Nord, plus viscéralement qu'au Nord.

Pour bien comprendre ce phénomène, il suffit de considérer ce qui se passe à l'autre extrémité de l'éventail des conditions de vie, celle où l'on trouve la *jet society* de tous les mondes confondus. L'expression même évoque la non-dépendance des genres de vie à l'égard des pesanteurs des lieux. Les Hilton Palaces peuvent être normalisés du Kenya au Pérou comme de Milan à Vancouver, et les références florentines, écossaises ou nippones des résidences hollywoodiennes de tous les pays importent moins que le nombre de leurs *bathrooms*, *spas* (8) et *swimming pools*. Les boutiques Cartier et Dior, les cartes de crédit et la télématique font le reste, ou presque.

Mais les mégapoles sont des trappes pour l'immense majorité de leurs habitants, des trappes qui se referment sur eux et les plaquent au sol. Celui-ci n'est pas toujours un cul de basse-fosse, mais l'espace vital y est chèrement acquis. Lorsque, comme au Sud, la société centrale est impuissante à assurer un minimum de sécurité formelle (emploi, santé, habitat, droits civiques), les lois de la sphère informelle imposent un comportement au plus près de l'environnement immédiat.

Environnement physique : le néo-citadin doit se couler dans le moule d'une organisation matérielle qui, en l'absence des édilités conventionnelles, ruse avec les multiples contraintes de sites souvent héroïques. Environnement social : il devra s'intégrer au petit groupe, au réseau, aux obédiences qui gèrent ou exploitent les fragments de la mégapole. Il lui faudra ainsi observer des codes d'autant plus rigoureux et subtils qu'ils ne sont pas écrits. Enfin, la précarité économique ambiante finira de l'enfermer dans une interdépendance micro-locale (ou de micro-réseaux), où des stratégies de survie se combinent et s'emboîtent en une sorte de symbiose vitale.

Ainsi, plus les conditions de vie sont difficiles, plus elles engendrent un conformisme local, marqué par les lieux et les gens, et par ce que l'histoire locale a imprimé en eux. Cela peut se traduire, lorsque le site et le peuplement d'une mégapole sont homogènes, par la monotonie infinie d'un modèle résidentiel basique, où l'on peut déchiffrer un compromis de tous les paramètres locaux. Mais à chaque mégapole son compromis, sa monotonie, son modèle de reproduction d'autant plus marqué, voire caricatural, que l'éventail des possibles y est étroit. Et il l'est en effet lorsqu'il est comprimé par une économie exsangue et par l'urgence d'une urbanisation précipitée.

Vue sous cet angle, la diversité citadine ne serait, au Sud, que la mesure du malheur des villes. Mais elle est aussi, d'une façon exactement symétrique, le témoignage des capacités à surmonter ce handicap.

2. Les composantes de la diversité

La diversité citadine se manifeste dans de nombreux domaines, mais elle est singulièrement vérifiable au niveau des systèmes résidentiels. Or, si l'on retient que la mégapolisation du Sud est d'abord un phénomène démographique, la périurbanisation qu'elle produit est essentiellement, voire exclusivement, un processus résidentiel. L'économie informelle dominante a pour caractéristique d'être davantage induite par l'urbanisation qu'elle n'en est l'inductrice. La périurbanisation des mégapoles du Sud n'est donc généralement pas, à l'inverse des banlieues ouvrières du XIX^e siècle européen, guidée par des décisions économiques « parachutées ». L'examen des éléments influant sur le processus n'en est que plus intéressant.

Je ne ferai ici qu'un inventaire de ces éléments, qui suffira à suggérer l'infinie diversité que leur combinaison peut produire. On distinguera deux familles d'éléments. La première réunit les données du substrat sur lequel intervient l'urbanisation. On parlera de paramètres physiques et sociétaux. La deuxième rassemble les dynamiques qui président à l'urbanisation. On les qualifiera d'indicateurs. On verra ensuite comment ces divers éléments trouvent leur cohérence et constituent, autour d'une ville, un modèle périurbain qui lui est propre.

2.1. Paramètres

Au nombre des données premières, les caractères du site sont loin d'être anodines. On pense naturellement au relief qui, à lui tout seul, peut engendrer une stratification sociale ou une fragmentation naturelle qui peut aller jusqu'à des enfermements, des stratégies de repli, des occultations. On pense à la nature des sols et de la végétation, qui peuvent suggérer (même dans la mégapole) des techniques de construction. Plus qu'on le croit, les climats sont primordiaux. Il suffit d'imaginer ce qui peut se passer sur un site désertique, d'une part, et sur un site gorgé d'eau, d'autre part.

L'eau, justement, mais cette fois en sa qualité de produit de consommation, est l'objet d'une expectative récurrente dans toutes les mégapoles. Dans certaines, elle est un cauchemar, et un souci de tous les instants pour les habitants des périphéries. Dans tous les cas, la question de l'eau et de l'accès à l'eau s'inscrit dans les systèmes résidentiels périurbains.

Aux frontières du physique et du social, mais sans quitter la nature des sites, il faut mentionner l'importante question de la densité de l'occupation rurale environnante. Que la ville avance sur un espace approprié et cultivé, aux communautés rurales fortes et structurées, occasionnera des stratégies foncières fort différentes qu'en cas de *latifundias*, de forêts denses ou de déserts.

Si l'on aborde à présent les paramètres sociétaux proprement dits, non inscrits sur le sol périurbain, c'est d'abord à l'environnement national qu'il faut penser. Il est évident que le niveau économique du pays où l'on se trouve aura une incidence capitale sur le procès d'urbanisation. Le tiers-monde conventionnel est, on le sait, très inégal à cet égard. L'économie informelle n'y a pas pris le dessus partout. Et, tandis que certaines économies informelles sont exubérantes, d'autres semblent être les antichambres de la mort.

On fera place également au régime et à l'histoire politique du pays, qui se sont nécessairement inscrits dans des pratiques et des réglementations urbaines dont on va trouver trace même dans les lotissements les plus illégaux. Les régimes fonciers, la présence passée ou actuelle d'oligarchies foncières, la dominance d'une ethnie, etc., peuvent constituer des éléments déterminants.

Plus largement, c'est tout le champ des différenciations sociales, ethniques et culturelles dont se nourrira, même en les fondant dans un « *melting pot* » ou dans une culture créole, la société néo-citadine. Dans les cas nombreux où les ethnicités ne se fondent pas, diverses combinaisons de coexistence sont possibles, depuis des scénarios de superposition jusqu'à des figures de ghettos, qui ont toute chance de s'exprimer dans le paysage urbain.

2.2. Indicateurs

Si maintenant, en entrant davantage dans la dynamique urbaine, on essaye d'identifier les lignes de force qui vont modeler la périphérie mégapolitaine, il me semble qu'il faille mettre en exergue — et cela vaut pour le Nord comme pour le Sud — quatre indicateurs majeurs dont les quatre mots-clé sont : individu, foncier, État, planification.

- *La place de l'individu dans l'initiative urbaine*, et singulièrement dans l'acte fondateur du « *settlement* », est sans doute la ligne de partage essentielle. L'espace urbain se reproduit-il sur l'initiative de quelques-uns (quelques leaders ou quelques magnats), d'une catégorie (petits possédants ou petits entrepreneurs), du citoyen moyen ou, potentiellement, de tous les habitants ? De la réponse à cette question découlera tout l'esprit du modèle urbain considéré.

- *L'intensité du jeu foncier* va permettre d'affiner la question de l'initiative, de préciser l'identité des acteurs. Il y a des dispositifs relativement simples, par exemple lorsque des communautés paysannes ou des oligarchies foncières organisent elles-mêmes le lotissement de leurs terres. Il y en a d'autres qui mettent aux prises, dans des combats acharnés, des intervenants multiples, notamment des investisseurs ou des mouvements populaires.

- *La part de l'État* n'est pas toujours modératrice : lui-même partie prenante du jeu foncier pour son propre usage, il lui arrive aussi (de moins en moins) d'avoir la prétention de construire lui-même la ville périphé-

rique. Plus importante est son action normalisatrice, aussi bien par l'apport d'infrastructures et d'équipements sociaux que par le poids de sa réglementation. Même si sa maîtrise est faible et suiviste, son estampille est toujours recherchée par les acteurs de l'urbanisation informelle.

- *La vigueur de la planification* pourrait être un thème obsolète, tant sont dérisoires les espérances dans ce domaine lorsque la dimension mégapolitaine est atteinte, et souvent avant ce terme. Mais il reste capital de faire la distinction entre les villes où le souci planificateur est resté obsessionnel, celles où un abandon déguisé a cours, et celles où la planification centralisée n'est pas dans les traditions. Dans le premier cas on trouve souvent une ville dichotomique légale/illé-gale, sans compromis. Dans le dernier cas, les statuts sont plus aisément négociés et l'informalité n'est que la phase initiale d'un processus.

Ces quatre indicateurs fondamentaux étant posés, une longue liste d'autres items s'ouvre, qui sont peu ou prou induits par les premiers, mais qui commandent chacun un vaste champ d'investigation. Je n'en évoquerai que quelques-uns, dont le seul énoncé suffit à dire l'importance qu'ils peuvent prendre dans la différenciation citadine.

Bien que déjà souvent mentionnée, la place de l'*informalité* dans le processus périurbain mérite évidemment une focalisation particulière. S'agissant de l'urbanisation du Sud, elle est certainement l'indicateur le plus parlant bien qu'il soit souvent vain de lui attribuer un pourcentage précis des superficies, en raison de toutes les formes intermédiaires et évolutives. Le taux de *verticalité* est également un élément frappant et chargé de signification lorsque l'on sait que les périphéries du Sud sont très majoritairement horizontales. Ayant souvent parti lié avec la verticalité, mais s'accommodant aussi de dispositifs horizontaux très variés, la *spéculation locative* renseigne profondément sur le fonctionnement social et sur les rapports de voisinage. Il n'y a rien de commun entre une ville de locataires et une ville de propriétaires.

Le thème des *cohésions communautaires*, déjà effleuré ici ou là, pourrait à lui seul justifier une géographie de la ville, que cette cohésion s'exprime en réseaux ou en territoires et quels que soient les fondements (ethniques, religieux, résidentiels, associatifs...) de ces sentiments communautaires. Cette question débouche d'ailleurs directement sur l'un des sujets centraux de la réflexion urbaine, celui des *modes de fragmentation* des entités mégapolitaines. Cette fragmentation doit être envisagée à diverses échelles et il s'avère, du reste, que chaque modèle urbain privilégie une échelle particulière. Une tendance à l'enclosement se manifeste souvent, et elle peut être très symptomatique d'une obsession sécuritaire grandissante. Mais elle participe aussi d'une volonté d'autonomie du local, qui s'observe aussi à l'échelle des circonscriptions administratives et politiques.

2.3. Cohérences

Nous pourrions poursuivre longtemps cet inventaire, mais cette liste suffit à appeler la question de la cohérence de tant d'éléments rassemblés. Non pas tant pour nous demander si cette cohérence existe, mais pour nous interroger sur sa signification et pour la reconnaître aux divers niveaux où elle s'exprime.

Qu'elle existe ne peut faire l'ombre d'un doute. Une construction rassemblant dix millions d'habitants jour après jour a nécessairement sa cohérence. Les morceaux tiennent ensemble et s'ils tiennent mal, cette non-congruence s'exprimera en rapports sociaux qui feront eux-mêmes partie de l'ensemble. L'insécurité urbaine, par exemple, est typiquement l'expression d'une mauvaise adhérence, mais elle prend rang d'un rapport social qui se gère, qui façonne les structures, les habitats et les comportements. Qu'elle s'aggrave et finisse par transformer la mégapole en un conglomérat de bunkers communiquant par des sas, on sera encore en présence d'un système urbain, de la même façon que nos campagnes féodales restaient bien des campagnes.

Pour prendre des exemples qui paraîtront plus positifs, la non-desserte des périphéries par les transports publics (un autre défaut d'adhérence) donnera naissance à des petits exploitants aux services souples, car souvent commandités par les communautés concernées. Une trame urbaine à voirie étroite engendrera ou perpétuera l'usage de micro-véhicules, à moins que ce ne soit cet usage qui assure la reproduction de ce type de trame. Il y a jusqu'au jeu des enfants dans la rue qui soit bien souvent en étroite cohérence avec les structures de la ville (9), comme si un seul élément, si tenu soit-il, pouvait permettre de remonter jusqu'au cœur du système.

En remontant le système ville à partir d'un jeu de billes dans un caniveau, ou d'une partie de foot dans une rue sablonneuse, on croiera divers niveaux à diverses échelles. On pourra ainsi vérifier la cohérence du modèle urbain considéré au niveau de l'habitation, à celui de l'unité d'urbanisation (ou unité de fragmentation), et bien sûr au niveau global de l'agglomération. Cette cohérence prendra notamment la forme, si l'on s'en tient à ce thème central, d'un modèle résidentiel majoritaire, parfois idéalement identifiable au niveau des classes médianes, plus généralement dilué en une collection de caractères réparables, plus ou moins au complet, dans toutes les strates sociales. Il arrive aussi qu'une ville soit écartelée entre deux modèles exactement opposés, comme si le plus récent était l'inversion scrupuleuse du plus ancien, une autre façon de jouer dans une règle de jeu, comme les blancs et les noirs d'un même échiquier.

Parfois, cette dualité épouse l'opposition classique centre/périphérie. Il s'agit même, alors, d'une confrontation entre ce qui fut une ville, au sens classique du terme, et ce qui relève, désormais, de la mégapole. Dans ce combat inégal on assiste, le plus souvent, à un

processus de cannibalisation de la ville par la mégapole, soit que celle-ci y déverse ses pauvres, soit qu'elle y installe ses colossales fonctions centrales. Dans les deux cas, ce qui fut la ville vole en éclats, laissant derrière elle, soit un creux empli de gravats, soit un spectaculaire chaos de béton. Bien entendu, les deux scénarios n'en font souvent qu'un, le béton poussant très bien sur les stucs en ruines.

Le destin tragique de la ville n'efface pas toujours le dessin de son ancien contour. Au-delà commence le modèle mégapolitain proprement dit. Selon les cas, il présente ou non un gradient social dépréciatif du centre à la périphérie, ou l'inverse, ou encore une marquetterie d'apparence aléatoire, mais dont on trouvera toujours la clé. Incidemment, c'est aussi par la configuration du front urbain que les modèles se différencient, les uns avançant par des coupes franches sur la campagne environnante, les autres progressant à pas feutrés, les uns présentant d'emblée leur forme accomplie, les autres ne risquant que des établissements précaires. L'étude de la frange pionnière d'une mégapole est en général un bon moyen d'en savoir long sur le modèle qu'elle développe, et c'est encore un témoignage de cohérence.

Pour finir, est-il tout à fait légitime d'utiliser, pour signifier cette cohérence, ce mot controversé de *modèle* ? Non, si l'on retient que ces figures mégapolitaines conjugent des paramètres locaux et sont donc non reproductibles en d'autres lieux et en d'autres circonstances. Oui, si l'on veut faire valoir que chaque mégapole ne cesse de se reproduire elle-même selon cette formule génétique qui lui est propre.

3. Un tour du monde en dix minutes

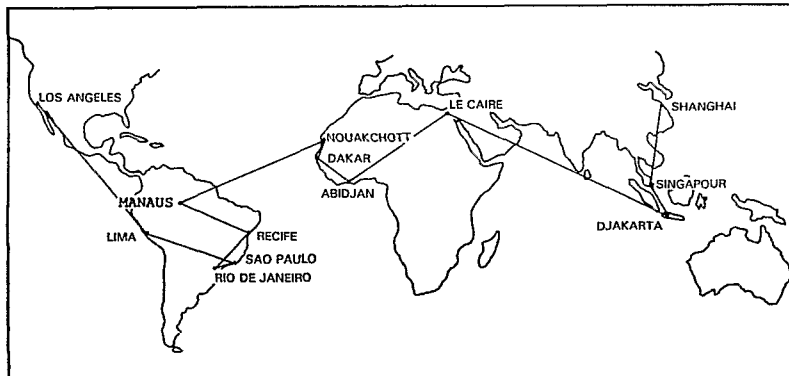
Ne disposant que de dix minutes pour illustrer mon propos, et pour l'illustrer sans images, avec des mots, je vais prendre le risque de qualifier une douzaine de villes avec un seul épithète pour chacune d'elles, associé au mot *espace*. Il me restera quelques secondes, chaque fois, pour expliquer cet épithète qui aura la lourde responsabilité d'indiquer, à lui seul, la singularité d'un modèle urbain et de son expression périphérique.

On ne peut évidemment aller plus loin dans la réduction d'un portrait de ville, mais il me semble que le pari est tenable en raison, précisément, de la singularité de chaque modèle. Vous voudrez bien, cependant, faire la part des raccourcis d'un tel marathon.

3.1. Au départ de Shanghai

De l'extrême Asie au delta du Nil, on parcourra divers orientes densément peuplés.

Fig. 22 : Un tour du monde en douze étapes



L'appel d'un groupe de chercheurs français pour l'après-Rio

Nous affirmons que les villes sont aussi diverses que les forêts.

Lorsque les sommets de la Terre accorderont autant d'attention aux milieux urbains qu'aux milieux naturels, il leur faudra forger le concept de la diversité citadine (city diversity).

Cette diversité citadine n'est pas seulement le gisement des identités d'hier et de demain ; elle contient toutes les ressources humaines qui donnent aux villes un possible en dépit des gravissimes déficits économiques et gestionnaires dont beaucoup d'entre elles souffrent, surtout au Sud.

Même si des modes et des modèles internationaux parcourent toutes les villes de la planète, l'essentiel de la quotidienneté et de la reproduction des villes s'effectue selon des modèles qui sont propres à chacune d'elles, et qui sont la résultante de nombreux paramètres locaux. Ceux-ci vont de la nature des sites aux conditions économiques et politiques toujours diverses, en passant par l'histoire et des ethnicités toujours vivantes.

Cette observation, qui contredit une impression très répandue de banalisation de la vie citadine, est particulièrement importante pour les villes du Sud, dont les populations majoritaires échappent largement, pour leur bonheur ou leur malheur, à l'emprise de la gestion centrale et aux standards que celle-ci véhicule.

On doit aux modèles proposés et vécus par la société civile majoritaire une grande part du miracle quotidien qui voit la cohabitation de cinq ou de vingt millions d'habitants dans des conditions extraordinairement difficiles.

Ces modèles sont donc précieux. Dans le domaine de l'habitat comme dans d'autres secteurs de la vie économique et sociale, ils constituent le secret de fabrication des villes et doivent être jalousement cultivés. C'est à partir d'eux que les responsables du niveau global et les animateurs du niveau local doivent coopérer pour construire la ville de demain. Il n'y a pas d'autres voies.

Nous appelons la communauté mondiale à prendre dès aujourd'hui la mesure des enjeux de cette diversité citadine pour le siècle qui vient, et à se convaincre des atouts qu'elle représente dans le combat qu'il faudra bien livrer pour atténuer la débâcle urbaine attendue. (Rio, 13 juin 1992).

Philippe Haeringer pour le groupe MEGAPOLES

• Shanghai, l'espace confisqué

Dans cette ville chinoise, l'individu est exclu de l'initiative du *settlement*, non seulement par le système communiste, mais également par le système antérieur. Si la périphérie est la proie de l'urbanisme collectiviste, le tissu majoritaire reste celui des « *lilongs* », petits ensembles clos à circulation interne, construits par l'ancienne classe possédante, aujourd'hui taudifiés et surpeuplés à l'extrême. Il n'y a pas d'habitat informel périphérique prenant possession d'un sol. L'informalité est à l'intérieur des logements octroyés, s'exprimant par des subdivisions sans fin.

• Singapour, l'espace programmé

Espace programmé s'il en fut, dans cette île-ville-État prospère, où le tissu urbain traditionnel, très marqué par les groupes ethniques chinois/malais/indien, a été presque totalement éradiqué par un État capitaliste en mal d'unité nationale. La plupart des citoyens sont à présent logés par les soins de l'État, dans un réseau de villes satellites verticales, modernistes, paysagées, desservies par un métro aérien, et où chaque fonction est à son exacte place. Les ethnies ont été scientifiquement mélangées.

• Jakarta, l'espace alvéolaire

Capitale d'un immense pays encore pauvre, Jakarta ne peut pas se comporter comme Singapour. Le modernisme accompagne les roçades et les grandes voies, mais s'arrête au bord des alvéoles qu'elles dessinent. Ici commence le domaine des « *villages urbains* » semi-clos, où chacun rejoint sa maisonnette aux tuiles rouges, serrée sur un réseau de cheminement piétons. Il y a des règles, des chefs de voisinage, des tours de garde. Et une paix domestique surprenante au cœur de la mégapole.

• Le Caire, l'espace interdit

Adossée à des plateaux désertiques, la ville du Caire n'en finit pas de progresser sur les terres agricoles du Delta, où les rues empruntent le tracé des rigoles d'irrigation. Pourtant, ces terres sont doublement interdites, par l'État qui veut les préserver, et par des prix de vente très élevés. Mais le désert, traditionnellement réservé aux sépultures, n'attire que les programmes publics, très minoritaires. Il en résulte, sur les terres humides, un habitat majoritaire extraordinairement dense, vertical, formant comme des canyons sur des rues longues, étroites, et noires de monde.

3.2. En passant par Dakar

De l'Afrique occidentale au bassin amazonien, on ne rencontrera que des villes récentes.

• Abidjan, l'espace coutumier

Autour de la métropole ivoirienne, les terres agricoles sont moins précieuses. Leurs propriétaires, généralement de droit coutumier, les

lotissent volontiers par grands pans, cherchant à gagner de vitesse l'État et ses prétentions régaliennes. Agissant désormais comme code culturel, les larges trames de la ville coloniale sont poursuivies. Mais la forte demande urbaine a transformé les spacieuses cours familiales en cours locatives, où voisinent une dizaine de ménages autour d'un manguier.

• *Dakar, l'espace dédoublé*

Il y a une trentaine d'années, la belle ville de Dakar a voulu se débarasser des habitats précaires insterstiels qui l'avaient envahie. On créa pour cela Pikine, à trente kilomètres de la ville. C'était le double caché de Dakar. Aujourd'hui la capitale sénégalaise souffre d'un mal plus intense : la généralisation de l'économie informelle. Elle n'était pas faite pour cela ; elle dépérit. Et c'est Pikine qui semble désormais recueillir tout l'allant populaire de la grande ville.

• *Nouakchott, l'espace nu*

Il y a trente ans, Nouakchott n'existait pas : on venait de faire de ce poste la capitale du désert mauritanien. Aujourd'hui, Nouakchott a 600 000 habitants, dans un pays de moins de 2 millions d'habitants qui n'avait pas de traditions urbaines. Autour des lotissements administratifs, le désert est nu. Les migrants, nomades paupérisés, se présentent dans des campements de toile, puis de planches portuaires. De temps à autres, le gouvernement envoie des géomètres pour borner autour des huttes. Ainsi progresse la ville.

• *Manaus, l'espace pionnier*

Capitale de l'Amazonie, Manaus est au centre d'un désert vert. L'acte fondateur d'un quartier y est donc la création d'un sol par abattage et dessouchage. C'est un acte pionnier créant un sentiment d'appartenance particulier, même s'il y a toujours un propriétaire spolié et un « lotisseur » qui prend le risque de l'invasion et encaisse. Comme les bas-fonds sont inondables, Manaus progresse par sauts de puce, d'interfluve en interfluve. D'immenses lambeaux de forêts sont ainsi délaissés, que des invasions tardives investiront tout de même, au beau milieu de la ville, avec des populations rompues aux habitats sur pilotis.

3.3. Arrivée à Lima

Dans les régions océaniques de l'Amérique australe, la mégapolisation a pulvérisé les capitales baroques.

• *Récife, l'espace collinaire*

Les banlieues de l'ancien Pernambouc font comme des vagues au-dessus de l'océan. Les majorités pauvres (blanches et noires) de cette région désolée (le Nordeste), y construisent des maisonnettes d'argile et de tuiles après avoir creusé, au flanc des collines, des petits replats qui seront jardinés. On y accède à pied, par de longs escaliers qui relient

la grande voie du fond de vallon à la rue sommitale, sur la ligne de crête. Au long de cette rue unique du *morro* (colline) se distribuent les commerces et services de proximité, et le bus vient s'y arrêter avant de faire demi-tour. Chaque habitant peut s'identifier à son morro. Bel exemple de fragmentation, que le soutien des pouvoirs publics a contribué à modéliser.

• *Sao Paulo, l'espace laminé*

Les ondulations de Sao Paulo (où l'on retrouve beaucoup de Nordestins) sont plus molles et moins régulières. On y perçoit pourtant aussi, initialement, une trame collinaire, mais la puissance mégapolitaine (20 millions d'habitants) agit comme une lame déferlante à quoi rien ne résiste. Pas même l'idéal de la maison individuelle, qui reste pourtant le référent pour tous. Les riches l'ont abandonné pour fuir les nuisances mégapolitaines dans la troisième dimension : dix-huit mille tours pilonnent, à présent, les collines. Et les pauvres sont de plus en plus conduits à louer leurs fonds de cour aux plus pauvres qu'eux, ainsi qu'à surmonter leurs maisons d'une dalle de béton pour y sécher désormais leur linge. Les tuiles et les jardins disparaissent.

• *Rio, l'espace inaccessible*

On a tort de réduire Rio à la confrontation de ses favelles et de ses quartiers de bord de plage. Le gros des troupes se déploie dans une interminable marquetterie de lotissements et d'invasions alternant les diverses nuances des classes médianes et pauvres. Mais il reste vrai que la favelle *carioca* fait modèle, accrochée aux pentes sub-verticales des pains de sucre de la sublime baie. Toutefois, ce n'est plus leur pauvreté différentielle qui doit nous fasciner, mais le caractère de repères inaccessibles et menaçants, en plein cœur de la ville, que les gangs de la drogue leur ont donné depuis 15 ou 20 ans.

• *Lima, l'espace héroïque*

Dans la capitale péruvienne, le sentiment de ville interdite est encore plus pesant, car le sortilège anesthésiant de la beauté et de la lumière n'y opère pas comme à Rio. Plus fondamentalement, une opposition géographique plus nette entre une ville créole et une mégapole indienne instille à la première une oppression de siège, d'ailleurs savamment entretenue par le Sentier Lumineux. Mais le terrorisme du Sentier interdit peut-être moins que le spectacle hallucinant de ces lambeaux de mégapole, incrustés dans les ravines d'une montagne noire, stérile, dépourvue de la moindre goutte d'eau. Si, malgré tout, on ose le contact, on découvre qu'en dépit de l'hostilité des lieux et du dénuement économique, un travail colossal, aussi bien individuel que communautaire, esquisse un véritable projet urbain. Il n'y a pas de bidonville à Lima.

Épilogue (10)

Le rendez-vous de Los Angeles

On sait que Los Angeles est à l'ouest de l'ouest de l'Occident. Ne pouvant aller plus loin que ne va *Sunset Boulevard*, les papillons et les éphémères de la nation blanche y ont terminé leur course. Le paradis de quelques-uns est devenu le cauchemar d'une conurbation de plusieurs centaines de kilomètres.

Mais ce n'est pas fini, car Los Angeles est aussi la proie du Sud. On sait déjà (11) qu'en 2010 la Californie du Sud comptera plus de *Latinos* (44 %) que d'*Anglos* (36 %), tandis que les *Asians* passeront à 12 % et que les *Africans* resteront à 8 %. Aujourd'hui déjà, East Los Angeles vit à l'heure du Mexique et du Guatemala. Même les enseignes de Mac Donald's y sont en espagnol.

Tandis que les Américains semblent avoir renoncé à arrêter cette lente remontée des peuples du Sud, ils connaissent un drame intérieur. Les mutations économiques récentes et à venir, déclassant l'industrie américaine et californienne en particulier, ont mis sur le trottoir des bataillons de « *homeless* » portant leur maison sur le dos ou la poussant dans un caddy. Des millions d'autres citoyens peuplent ces camps de remorques (*trailers*), ou de *mobil-homes* faussement mobiles, qui caractérisent les paysages suburbains. Tout ces mutants ne sont pas d'heureux retraités en vadrouille.

Toutefois, les retraités du Montana ou du Dakota n'ont pas cessé leur course au soleil, envahissant aussi les déserts de cactus de l'Arizona voisin. Ce bout de l'Amérique est décidément le rendez-vous des gens du froid comme des gens du chaud, et cela donne une bien ambiguë *mégapopolis*. Ici, ce sont les riches qui occupent les collines inaccessibles. Certains commencent à penser qu'ils contemplant la future capitale du tiers-monde, alors qu'elle représente encore, objectivement, l'achèvement de tous les mythes urbains de l'Occident.

Notes

- (1) Philippe Haeringer, La mégapolisation du monde : du concept de ville à la réalité des mégapoles, *Géographie et Cultures*, sous presse.
- (2) Cf. en annexe : « La diversité citadine », appel du groupe MEGAPOLES au Sommet de Rio (*Vivre Autrement*, juin 1992).
- (3) Jean Steinberg, dans le présent *Cahier* : « Le périurbain : définitions, délimitation et spécificités », pp. 9 à 17.
- (4) Thierry Paquot, *Homo-Urbanus*, Ed. du Félin, 1991.
- (5) Philippe Haeringer, Introduction aux mégapoles du Sud, *Faim et Développement*, Paris (sous presse).
- (6) Edward W. Soja, *Postmodern geographies : the reassertion of space in critical social theory*, Verso, London et New York, 1989.
- (7) David Rieff, *Los-Angeles : capital of the Third World*, a Touchstone Book, Simon and Schuster, New York, 1992.
- Mike Davis, *City of Quartz : excavating the future in Los Angeles*, Vintage Books, New York, 1992.
- (8) Spa : station thermale domestique.
- (9) Philippe Haeringer, Modèles résidentiels et jeux urbains ou comment les structures de la ville s'expriment dans les jeux des enfants et des vieux, MEGAPOLES, 1991.
- (10) Cet épilogue est postérieur à l'intervention du 26 novembre 1992.
- (11) *Los Angeles Times*, 1^{er} février 1993, donnant les résultats d'une prospective officielle.

LISTE DES CAHIERS DU CREPIF

- Cahier n°1 (avril 1983) : (232 pages), 40 F.
« Quelles sont les complémentarités entre Paris et l'Ile-de-France ? » - « Paris doit-il et peut-il encore évoluer ? Comment maîtriser cette évolution ? » - « La Ville et les personnes âgées » - « La Ville et l'Enfant » - « L'art urbain à travers l'histoire de l'architecture parisienne ».
- Cahier n°2 (septembre 1983) : (232 pages), 40 F.
« La vie des quartiers » - « Circulation et sécurité dans l'espace urbain » - « L'informatique et la ville ».
- Cahier n°3 (novembre 1983) : (176 pages), 40 F.
« Peut-on maîtriser le développement péri-urbain ? ».
- Cahier n°4 (janvier 1984) : (200 pages). Épuisé, 40 F.
« Géographie historique des villes d'Europe occidentale ».
- Cahier n°5 (avril 1984) : (96 pages), 40 F.
« Transports internationaux et grandes métropoles ».
- Cahier n°6 (Paris et l'Ile-de-France à travers le temps : Hier... demain).
[Catalogue de l'exposition du même intitulé qui s'est déroulée à Paris en août, octobre et novembre 1984 : cartes, plans, cadastres, photos aériennes, images de satellites, maquettes]. (208 pages), 50 F.
- Cahier n°7 (septembre 1984) : (208 pages), 40 F.
« Trente ans de décentralisation industrielle en France : (1954-1984) ».
- Cahier n°8 (novembre 1984) : (240 pages), 40 F.
« La communication électronique » - « Les villes nouvelles en 1984 ».
- Cahier n°9 (décembre 1984) : (304 pages), 60 F.
« XXV^e Congrès International de Géographie - Paris (août 1984) » - Symposium : « Les Grandes Métropoles Mondiales ».
- Cahier n°10 (mars 1985) : (232 pages), 50 F.
« L'archéologie industrielle ».
« Les circonscriptions administratives dans Paris et l'Ile-de-France ».
- Cahier n°11 (juin 1985) : (144 pages), 60 F.
« Les implantations de firmes étrangères à Paris et en Ile-de-France ».
- Cahier n°12 (septembre 1985) : (104 pages), 50 F.
« La maison parisienne au siècle des Lumières ».
- Cahier n°13 (décembre 1985) : (136 pages), 50 F.
« Quel avenir pour la proche banlieue parisienne ? ».
- Cahier n°14 (mars 1986) : (112 pages), 50 F.
« Reconquête et réaménagement des berges en aire métropolitaine ».
- Cahier n°15 (juin 1986) : (256 pages), 60 F.
« La géographie historique des villes d'Europe occidentale (Tome II) ».
- Cahier n°16 (septembre 1986) : (112 pages), 50 F.
« Maîtrise de l'Énergie dans la Ville ».
- Cahier n°17 (décembre 1986) : (136 pages), 60 F.
« Quel avenir pour les grands ensembles ? ».
- Cahier n°18 (mars 1987) : (296 pages), 120 F.
« Architecture et art urbain : Brongniart (1739-1813) - Hitdorff (1792-1867) ».
- Cahier n°19 (juin 1987) : (192 pages), 80 F.
« La Maîtrise de l'évolution des paysages urbains » - « La décision d'urbanisme à Paris ».
- Cahier n°20 (septembre 1987) : (132 pages), 70 F.
« La reconquête des espaces industriels ».
- Cahier n°21 (décembre 1987) : (96 pages), 60 F.
« Villes historiques, entreprises de pointe et images de marque ».

VILLE
DE PARIS

UNIVERSITÉ
DE PARIS-SORBONNE

RÉGION
D'ILE-DE-FRANCE

Cahiers du C.R.E.P.I.F

CENTRE DE RECHERCHES
ET D'ÉTUDES
SUR PARIS ET L'ILE-DE-FRANCE

MÉTROPOLISATION ET PÉRIURBANISATION

Mars 1993

ORSTOM Fonds Documentaire
N° : 39616, ex 1 no 42
Cote : B

F1